

PASSE-TEMPS

LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Seul vendu dans les Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles



ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr. .
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : Centénaires et Sexagénaires.....	Pierre BATAILLE.
Echos artistiques.....	X...
Aimer (poésie).....	Georges DROUX.
Lettre parisienne : Devant le guichet.....	L.-D. ARNOTTO.
Chronique féminine : La Femme allemande sous les drapeaux.....	Laurence ARNOTTO.
Lettre printanière.....	Fernand de ROCHER.
Notes d'actualité : La Chasse	Marcel FRANCE.
Les Gaietés de la Semaine..	Georges ROCHER.
En Ménage (suite).....	Eugène DREVETON.



CAUSERIE

Centénaires et Sexagénaires

Un des plaisirs de l'été, c'est de compter les centenaires.

Malgré la dureté des temps, il s'en trouve encore : c'est à faire croire que cette dureté n'est qu'apparente.

Et cependant !...

Des statistiques publiées par les journaux il résulte que le nombre des centenaires — en France — subit peu de modifications.

De temps à autre, il en meurt un ; mais de temps à autre — aussi — un nonagénaire entêté et persistant vient combler le vide, de telle sorte que le coefficient reste le même.

L'application des lois hygiéniques est encore trop récente pour qu'on puisse

juger de leurs effets en ce qui concerne la prolongation de la vie humaine.

Il est utile, toutefois, de remarquer que les centenaires sont — pour la plupart — de braves paysans généralement mal logés, mal nourris et d'autant plus indifférents aux méfaits des microbes, qu'ils n'en ont entendu parler qu'à un âge où l'on ne modifie plus ses habitudes.

« L'état de centenaire — a dit un humoriste — a ses avantages. Passé un certain âge, on est un embarras pour ses proches. On est grincheux, maniaque, fragile ; on a besoin d'égards et de petits soins. On n'est pas bon à grand' chose ; on gêne presque partout. Aussi bien, quand on parle des vieillards qui ont entre soixante-quinze et quatre-vingt-quinze ans, dit-on d'une façon générale :

— A cet âge, la mort doit être un bonheur pour soi-même et pour les autres.

« Mais dès qu'on approche de la centaine et surtout dès qu'on l'a dépassée, il n'est pas de traitements affectueux auxquels on n'ait droit. Un centenaire, c'est une gloire pour une famille ; c'est presque une promesse de longévité. Le bon aïeul vaut aux siens la visite des reporters, les félicitations des journaux et tous les sourires de la cité. Quand il en est ainsi, la vie doit être bien douce. Ce doit être comme une seconde jeunesse où l'on redevient un grand enfant choyé, honoré, écouté ».

Ne la trouvez-vous pas charmante, cette psychologie du centenaire et ne vous donne-t-elle pas l'envie — bien naturelle après tout — d'atteindre à cette extrême limite de l'existence ?

Quand il s'agit des centenaires, il ne saurait être question des infirmités qui passent pour être les compagnes inséparables du grand âge. On nous les représente toujours bien portants et jouissant — suivant le cliché consacré — de la plénitude de leurs facultés.

Il faut — dans cette flatteuse appréciation de leur santé et de leur état d'esprit — faire nécessairement la part de la bienveillance due à une vieillesse prolongée.

La plénitude en question ne peut être que relative. Il serait cruel, en effet, de s'étonner qu'un homme — après un stage de cent années dans cette vie qui compte plus de mauvais moments que de bons — ait la vue faible, l'oreille dure, l'estomac fatigué, les jambes réfractaires à la marche, et une mémoire assez souvent absente pour lui faire chercher son chapeau, alors qu'il l'a sur sa tête.

M. Metchnikoff assure qu'il est sur le point de découvrir le microbe de la vieillesse et qu'une fois ce microbe trouvé, il lui sera facile de le rendre inoffensif ; mais — en aucune façon — il ne nous laisse entrevoir que la prolongation presque indéfinie d'années qu'il nous prépare, sera exempte des inconvénients de toutes sortes, douleurs, rhumatismes, etc., etc., qui nous guettent à mesure que nous avançons en âge.

La découverte serait vraiment trop belle si — à l'exemple du vieux Faust — nous pouvions retrouver « la jeunesse et ses plaisirs » et cela sans que le diable s'en mêle.

Ce n'est pas au diable, que le savant sous-directeur de l'Institut Pasteur fait appel pour reporter à cent cinquante ans, au moins, les limites de notre existence, mais — ne vous en déplaise — au perroquet et au corbeau.

C'est à ces deux volatiles, dont le premier est d'une incurable bêtise et le second d'une phénoménale voracité, que M. Metchnikoff demande le secret de leur exceptionnelle longévité pour nous en faire profiter à notre tour.

Les gens qui aiment à voir loin dans l'avenir ne manqueront pas de faire remarquer que le jour où le microbe de la vieillesse sera découvert et mis dans l'impossibilité de nuire, sera un jour né-

faite pour les mutualités et que de ce fait, les caisses de retraite pourraient bien subir un krach autrement désastreux que celui des sucres.

Avant d'avoir à nous occuper de cette fâcheuse perspective, il va nous falloir compter avec la théorie peu rassurante d'un médecin anglais, lequel proclame qu'il faut tuer comme inutiles, les hommes âgés de plus de soixante ans.

Le docteur Osler — que la ville d'Oxford ne s'honore pas encore d'avoir vu naître — prétend qu'un homme commence à perdre sa valeur intellectuelle à quarante ans et qu'il n'est plus bon à rien à soixante.

De là à se demander pourquoi la société s'obstinerait à garder des inutilités, il n'y a qu'un pas : celui qu'il faut sauter pour passer de ce monde dans l'autre.

Les sexagénaires refusant de se prêter — de bonne volonté — à cette dernière manœuvre, le docteur Osler va au-devant de leurs objections en demandant qu'ils soient condamnés à mort.

Cependant — pour enlever à cette condamnation ce qu'elle pourrait avoir de trop amer — le bon docteur l'édulcore de la façon suivante :

« La Société accorderait à ces personnes une année de repos qu'elles consacraient à la contemplation — et probablement aussi au repentir — après quoi on les aiderait à s'en aller en leur administrant une dose de chloroforme ».

Il est douteux que cette délicate attention modifie les idées bien arrêtées des sexagénaires à l'endroit du sort que leur réserve ce médocastre pour lequel la vie humaine a si peu de prix.

Disons — en passant — que ce farouche destructeur ne fait aucune allusion aux femmes : les aurait-il oublié ou pousserait-il la générosité jusqu'à les laisser mourir... de leur belle mort ?

Entre M. Metchnikoff qui veut prolonger l'existence de ses semblables et ce M. Osler qui veut la raccourcir, je n'hésite pas — pour ma part — à donner toutes mes préférences au premier.

Quel que soit le résultat futur de ses travaux, il faut lui savoir gré d'avoir voulu élargir encore la célèbre thèse de Flourens :

« La durée normale de la vie de l'homme est d'un siècle. Une vie séculaire, voilà donc ce que la Providence a voulu donner à l'homme. Peu d'hommes, il est vrai, arrivent à ce grand terme, mais aussi combien peu d'hommes font ce qu'il faudrait pour y arriver ! Avec nos mœurs, nos passions, nos misères, l'homme ne meurt pas : il se tue. »

Pierre BATAILLE.

Echos Artistiques

Le Président de la République doit prochainement inaugurer officiellement la *Maison de Retraite des Comédiens*.

C'est l'Association des artistes dramatiques qui, la première, se trouve en mesure d'ouvrir à ses sociétaires une maison de retraite conçue d'après le système de l'Hôtel des Invalides, mais organisée dans un esprit beaucoup plus libéral.

Les pensionnaires abandonnent la presque totalité de leur retraite ; le complément nécessaire à leur entretien est fourni par l'Association secondée par les pouvoirs publics et par quelques généreux donateurs comme MM. Albert Carré, de Rothschild, Dufayel, etc. Mais l'âme et la providence de cette Association, c'est Coquelin, le grand Coquelin qui s'est donné à cette belle œuvre de solidarité avec un dévouement sans limite, avec une persévérance jamais lassée, ni rebutée.

Son exemple est significatif ; il dépasse le monde des comédiens et porte jusqu'au grand public, jusqu'aux sociétés de secours mutuels similaires. Le plus beau rôle, vraiment, qu'ait joué Coquelin dans toute sa carrière, c'est celui de président de l'Association des artistes dramatiques.

C'est une rage, une épidémie, et bientôt chaque commune de France va vouloir se payer le luxe de son petit ou grand théâtre en plein air. A la liste déjà longue et peut-être incomplète, comprenant les noms de Orange, Nîmes, Béziers, Bussang, La Motte-Saint-Héray, Cauterets, Le Pré-Catelan, Corneville, Champigny, Le Mont-Dore, vient s'ajouter celui de Dives qui s'est offert la primeur d'une *Herlève de Normandie*, de M. Jehan Soudan. Et voilà que l'on nous annonce encore, et déjà, pour l'été prochain, que des arènes gallo-romaines sises à Lillebonne, près Etretat, auront aussi, grâce à M. Georges Bureau, leur « Théâtre de la Nature ».

N'en jetez plus, la campagne est pleine !

M. Gabriel Dupont, le jeune auteur de la *Cabrera*, met en musique, *la Glu*, de M. Jean Richepin, transformée en libretto d'opéra, par M. Henri Cain.

La prochaine saison théâtrale à New-York promet d'être des plus mouvementées. Pour la première fois, on verra deux trusts se livrer à une lutte acharnée. En Amérique, à part une demi-douzaine de grandes villes, il n'existe pas de troupes sédentaires. Quant aux tournées, elles sont monopolisées par un trust qui, non seulement, ruine impitoyablement toute tentative de concurrence, mais a essayé d'accaparer le plus de théâtres possible dans toutes les villes et toutes les bourgades de l'Amérique du Nord.

Ce trust va avoir un contre-trust, à la tête duquel se trouve M. David Belasco, un des directeurs et régisseurs des théâtres les plus habiles de l'Amérique, qui a réuni les capi-

taux nécessaires, s'est assuré la collaboration exclusive d'auteurs de pièces à sensation, et a réussi à louer vingt-sept théâtres de province. Déjà la lutte a commencé. Pour le moment, on se dispute, à coups de dollars, les étoiles et les auteurs. Etoiles et auteurs ne s'en plaignent pas. Et la vie théâtrale, que la tyrannie d'un monopole unique avait pour ainsi dire étranglée, ne pourra que gagner à cette concurrence, à moins que les deux adversaires ne s'épuisent dans ce combat à outrance.

C'est à peu près décidé : la *Vieillesse de don Juan*, le drame en vers de M. Mounet-Sully, sera joué à la Comédie-Française. Il n'y avait pas moyen d'arranger les choses autrement. Le comité, consulté par M. Claretie, s'est opposé avec la dernière énergie à ce que le doyen allât se produire sur une autre scène.

On vient de construire à Zurich, pour la grande fête fédérale prochaine, une grande salle de fête (*Festhalle*), située sur la place de l'Utoquai, au bord du lac. C'est une colossale construction en bois, mais artistiquement décorée et munie de tout ce que le confort moderne peut suggérer : bureau de poste, de télégraphe et de téléphone, de santé, de police, salles pour le Comité et pour la presse, magasin de cigares, brasseries, restaurants, cantines, etc., le tout disposé avec élégance et un ordre parfait.

La plus grande merveille est dans les vastes proportions de la salle de spectacle et de concert, qui n'a pas moins de 128 mètres de longueur sur 80 de largeur. La scène elle-même, sur laquelle 6,000 choristes chanteront un Hymne à l'Helvétie, a 50 mètres sur 30. Le parterre et la tribune pourront contenir 10,000 spectateurs sur des places numérotées.

Les Sociétés chorales qui prendront part aux divers concours sont au nombre de 123 qui formeront un total de 13,000 chanteurs ; 1,200 hommes et 1,000 femmes participeront aux divertissements chorégraphiques. Aux concerts, on entendra la musique du régiment de Constance et la bande Weingartner de Zurich, soit un ensemble de 300 exécutants. La direction de l'orchestre est confiée à M. Lothar Kempfer. Les chefs du chant sont MM. Hegar, Angerer, Attenhofer et Andreae.

Pour la première fois, on applique, cette année, au théâtre du Prince Régent de Munich, où l'on a déjà joué *la Tétralogie* et *la Vaisseau fantôme*, aussi rigoureusement qu'à Bayreuth, le règlement qui interdit l'accès du théâtre une fois le rideau levé. Trois signaux sont donnés aux spectateurs par trois fanfares jouant à de courts intervalles, les deux premières dans le jardin, la troisième devant l'entrée principale du théâtre. Aussitôt que cette dernière a fini de jouer, les portes sont fermées et ne s'ouvrent plus pour personne, sans exception aucune. Cette mesure est d'autant plus rigoureuse que pour *l'Or du Rhin* et *le Vaisseau fantôme*, qui sont joués sans entr'actes, toute la soirée est perdue pour les retardataires.

M. Mascagni, le compositeur de *Cavalleria Rusticana*, travaille à un opéra nouveau.

Il vient de confier ses projets et ses théories à un journal italien. Détachons cette définition de la musique du Nord et celle du Midi :

« Le musicien ne fabrique sa musique qu'à force d'études, de culture, d'érudition, de science, tandis que l'artiste latin, et surtout italien, la crée par une impulsion, spontanément, inconsciemment. Ecoutez-moi bien. La musique du savant est verticale. La musique de l'artiste est horizontale. »

On ne contestera pas à cette théorie beaucoup d'hardiesse et beaucoup d'imprévu.

TAILLEUR SMART 12, Rue Grenette, LYON
COMPLETS depuis 39 fr.
Facilités de paiement — Coupe spéciale

AIMER

On se rencontre par hasard,
On se plait sans s'être rien dit;
L'âme s'ouvre au rêve et fleurit,
Le regard cherche le regard
Et l'on sourit.

Le sourire est une caresse
Et parfois une confidence
Où l'aveu timide commence;
Et souvent ainsi la tendresse
Naît du silence.

On cache alors au fond d'un nid,
Car un rien pourrait le briser,
Le bonheur dont on est grisé,
La lèvres à la lèvres s'unit :
C'est le baiser.

Mais tôt l'étreinte se relâche,
En vain l'on pleure et l'on supplie;
En un jour de mélancolie
Le cœur las, du cœur se détache,
Et l'on oublie.

Georges DROUX.



Lettre Parisienne

DEVANT LE GUICHET

L'autre soir, vers le « cinq à six » du courrier, je pris la queue au guichet des mandats du bureau de poste de mon quartier. Une demi-heure après, mon tour vint. Sans même lever la tête, M. le préposé, tranquille comme Bap-tiste, au lieu de s'informer de ma demande, s'enfonça dans des additions colossales. Trois colonnes de son long registre y avaient déjà passé ; comme il attaquait la quatrième, ma patience pourtant si longanime de « bon public » français finit par se lasser et je lui dis avec quelque vivacité :

— Pardon, monsieur le préposé, voulez-vous être assez aimable pour vous occuper de moi ? Vous reprendrez votre comptabilité quand je serai parti, si bon vous semble.

— Mais, monsieur, je sais ce que j'ai à faire...

— Moi aussi, je sais ce que vous avez à faire, *j'ai lu la circulaire !*

Ce simple mot eut un effet magique :

— C'est bien, monsieur, je suis à vous. Cependant remarquez que votre exigence va me forcer à prendre une heure après mon service pour le travail que vous me faites quitter !

C'était dit d'un ton si geignard que derrière moi le public qui, deux secondes avant, partageait mon impatience et commençait à murmurer, fut pris d'une soudaine sympathie pour ce martyr du « rabiot » administratif et, comme je n'aime pas les histoires, je priai mon homme de reprendre ses additions. Et il le fit, tant et si bien, que je manquai la levée. Je crois même qu'ayant repris aussi sa tête de service, ma victime trouva le moyen de me molester sur une chinoiserie du règlement.

Et pourtant il y avait entre nous la circulaire... une très belle circulaire de M. le Directeur des Postes de la Seine qui n'avait pas huit jours de date et était déjà lettre morte pour son destinataire !

Quant à moi, du public, j'en avais encore l'esprit à la mémoire. En voici d'ailleurs, à la queue leu-leu, quelques bribes intéressantes :

« Le public, préoccupé de ses affaires et pressé de s'éloigner de nos salles d'attente, a besoin d'être promptement servi... Dans les cas difficiles les préposés aux guichets doivent être conciliants jusqu'à l'extrême limite permise par l'interprétation intelligente, et large de nos règlements... Nos clients (*sic*) se plaignent de l'accueil indifférent, de la désinvolture et de la lenteur des agents. Ils sont profondément froissés quand il leur arrive d'être servis sans que le préposé ait l'air de les apercevoir... Le public se plaint aussi, à juste titre, de l'habitude prise par certains agents de ne s'occuper des personnes présentes au guichet qu'après avoir rempli toutes les pièces de comptabilité afférentes à la dernière opération ; il se plaint, en outre, de trouver derrière des guichets fermés des agents qui ne peuvent le servir, retenus qu'ils sont par des travaux d'ordre et qui renvoient à d'autres guichets encombrés sans même lever les yeux. Il est extrêmement important de ne plus donner sur ce sujet à de semblables doléances ».

N'est-ce pas parler d'or ? Cependant je parierais bien qu'un psychologue de la force de M. le Directeur des Postes

de la Seine, qui a trop bien pénétré l'âme du public pour ne pas posséder encore mieux celle de son personnel, ne sera que médiocrement étonné s'il apprend que, malgré sa circulaire à faire encadrer il n'y a rien de changé ni derrière ni devant le treillage des guichets de son administration.

L.-D. ARNOTTO.

GAUFRAGE, PLISSAGE

J. CORTEY, 6, rue St-Gôme au premier



CHRONIQUE FÉMININE

La Femme allemande sous les Drapeaux

C'est un projet qui vient d'Allemagne, qui a été présenté par un journaliste d'une grande notoriété dans la presse d'Outre-Rhin, M. Hanz Eschelbach, de Cologne, et qui est discuté là-bas le plus sérieusement du monde.

Il s'agit tout uniquement de soumettre les jeunes filles allemandes au service militaire et de leur faire passer deux ans à la caserne comme leurs frères, — caserne spéciale, bien entendu, car le projet Eschelbach n'a rien d'humoristique, je le répète, et n'est pas, comme on pourrait croire, un sujet de quiproquos de vaudeville ou d'opérette.

Il part de ce principe que, le droit étant reconnu à l'Etat de prendre à l'homme deux ou trois ans de sa vie en vue de la défense du pays, il n'y a plus de raison, aujourd'hui que l'égalité sociale des deux sexes est à peu près réalisée, d'exempter la femme du poids si lourd de cet impôt personnel. Il y va de l'intérêt de la femme à qui chacun des privilèges masculins, civils et politiques, dont elle ne jouit pas encore, comme le droit de vote, par exemple, ne saurait plus être ensuite marchandés.

A la caserne, la femme-soldate, — le mot est déjà créé chez nos voisins, — serait préparée à tous les emplois des services auxiliaires et c'est toute une armée d'employés militaires qui, ainsi libérée, serait rendue au service des combattants.

Eh ! Eh ! voilà peut-être bien une considération qui, tombée dans la « bonne oreille » de l'empereur Guillaume, pourrait bien donner à ses préoccupations de sergent-recruteur toujours en quête, une suggestive matière à réflexion.

L'auteur a poussé très loin son projet dans tous les détails et jusque dans celui de l'uniforme, uniforme à matri-

cule et d'ordonnance sévère, qui serait, pendant deux ans, toute la toilette des futures soldates en service comme en permission. Ce serait même, dans la pensée ingénieuse du compatriote de Jean-Marie Farina, d'une salutaire influence sur le développement de plus en plus excessif, paraît-il, de la coquetterie des Gretchens de l'Allemagne, naïve comme on sait.

Aussitôt incorporées, les soldates du kaiser seraient dressées à l'ordre, à la ponctualité et... à la propreté. On leur apprendrait la marche à pied, la gymnastique, la natation, la danse et on leur ferait des théories sur les services qu'elles seraient appelées à fournir. Aux ambulancières et aux infirmières, par exemple, on enseignerait plus particulièrement l'anatomie, la physiologie, la pathologie, la prophylaxie et que sais-je encore !

Mais, comme la caserne n'est pas la fin de la femme, qu'elle n'est qu'un passage et que le rôle de donner des enfants à la patrie reste toujours le principal de sa vie, la soldate perfectionnerait en même temps, sous les drapeaux, son éducation de femme de ménage et de mère de famille. Elle aurait des leçons et des classes dont le programme serait la suite de celui des écoles civiles. Il y aurait temps pour tout, pour la lecture et pour le chant, car la mère doit avoir toujours à la disposition de son enfant un trésor de dictions, de fables, de mélodies et de jeux.

L'idée de cette élévation du féminisme à la hauteur du caporalisme ne pouvait sortir que d'une cervelle allemande.

Déjà d'ailleurs, l'armée allemande, en attendant d'avoir ses soldates, a ses colonelles. Il y a, en effet, 13 régiments, cavalerie et infanterie, qui ont à leur tête, comme colonelles honoraires des princesses de l'Empire ou des reines étrangères, voire même deux impératrices, l'impératrice de Russie et naturellement l'impératrice d'Allemagne, Augusta-Victoria. Celle-ci, née princesse de Sleswig-Holstein, est non seulement colonelle d'un régiment de fusiliers de son pays, mais défile aussi, dans les prises d'armes, devant son impérial époux, à la tête des cuirassiers de Pasewalk, anciennement cuirassiers de la reine, avec la cuirasse et le casque d'argent.

Laurence ARNOTTO.



LETTRÉ PRINTANIÈRE

Sur ma table, parmi les livres, les monceaux
D'inutiles papiers que m'écrivent des sois ;
Parmi la paperasse inélégante et vaine,
Où mon regard sceptique et distrait se promène ;
Parmi les Cyrano de nos faiseurs de vers,
Que mes doigts fatigués n'ont pas même entr'ouverts ;
Parmi les manuscrits, fouillis inextricable,
Dont la bêtise contemporaine m'accable ;
Parmi des rossignols, qui ne sont point chanteurs,
Echappés du cerveau de maints vagues auteurs.
J'ai placé, pour qu'un peu de charme se dégage
De la futilité de ce morne bagage,
Le rameau de lilas joyeux et parfumé
Que nous avons cueilli tous les deux ; car c'est Mai,
Madame, et vous savez le plaisir que suggère
La douceur des lilas odorante et légère.

C'est hier, vous souvient-il, Madame ? Nous allions
Dans le jardin, que Mai criblait de ses rayons.
Les massifs clairs dressés en touffes de lumière
Étaient tout imprégnés de la saison première,
Et le frémissement des feuilles sous le vent
Chantait comme ces airs qu'on écoute en rêvant.
La Nature a parfois de ces éveils superbes.
Et vous avez cueilli les lilas bleus par gerbes,
Vous avez saccagé les massifs éclatants
Et vous m'avez offert ces baisers du printemps,
Eclatés à l'aventure aux branches de l'allée.

L'odeur de vos doigts blancs à ces fleurs s'est mêlée ;
Et ce soir, cependant que les rameaux fleuris
Se penchent sur la page où ces vers sont écrits,
Je ne sais plus vraiment si la senteur exquise,
Qui monte et se répand et me trouble et me grise,
S'exhale du bouquet sur ma table placée
Ou si c'est le parfum que vos doigts ont laissé.

Fernand DE ROCHER.

Mai 1904.



NOTES D'ACTUALITÉ

LA CHASSE

A tout seigneur, tout honneur ! C'est donc Tartarin, qui a eu l'honneur, dimanche 13 — il n'est pas superstitieux — de tirer le premier coup de fusil loyal contre le malheureux gibier que préfets, gendarmes, gardes champêtres et gardes-chasses cessent de protéger au nom de la loi jusqu'à nouvel ordre. Ce Midi, toujours en avant-garde pour les bonnes occasions !

La date pour la deuxième zone, celle qui permettra à M. Loubet de faire aussi son ouverture dans les réserves de son castrale de Mazenc, a été fixée au dimanche, 20 août.

La grande ouverture, celle de la troisième zone, qui comprend les deux tiers des départements, est reportée à plus loin, au 3 septembre probablement, si l'état des récoltes le permet.

La chasse est un sport des plus intéressants, par lui-même d'abord, parce qu'il développe, en même temps que les muscles, le coup d'œil, le sang-froid et l'esprit de décision, et aussi parce qu'il contribue fort agréablement à l'alimentation publique, à la prospérité d'industries importantes comme celles des armes, du vêtement, de la chaussure, etc., et enfin parce qu'il est pour le Trésor public et pour les budgets communaux, une source de revenus qui n'est pas à dédaigner, comme on va voir.

En effet, chaque année, 450.000 chasseurs au bas mot, versent 60 centimes pour une feuille de papier timbrée, destinée à établir leur demande de permis et 28 francs, décimes compris, pour le permis lui-même.

C'est, en chiffres ronds, 12.870.000 fr. sur lesquels l'Etat perçoit tout le produit du papier timbré, et 18 fr. sur les 28 du permis, les autres 10 fr. retombant dans la caisse de la commune où le permis a été pris.

La part annuelle de l'Etat sur les permis de chasse est donc de 8.370.000 fr., et celle des communes de 4.500.000 francs.

Mais il faut ajouter 3.600.000 fr. pour la contribution des chiens de chasse et, pour les poudres, dont l'Etat a le monopole, une autre bagatelle de 10 millions.

Du denier assez coquet de 26 millions et demi, ou à peu près, le chasseur contribue donc aux finances publiques pour s'assurer le droit de battre, pendant quelques mois, les buissons trop souvent creux du pays.

On commence à y prendre garde, l'Etat s'en préoccupe et il se crée partout des sociétés et des syndicats locaux pour la protection du gibier et la garde-rie à frais communs, mais il était temps et, d'année en année, nos bois et nos plaines se dépeuplaient de gibier comme nos eaux de poisson.

D'un côté comme de l'autre, l'alimentation publique, si on ne réagit vite et efficacement, finirait par perdre de précieuses ressources et, cependant, il n'y a pas de pays plus richement doté que la France, du moins en Europe, pour produire en nombre et en variétés exquis, gibier et poisson. Nous gâchons les dons que la nature nous a prodigués, tandis qu'à l'étranger on s'évertue à tirer tout le parti possible de bien moindres avantages naturels. On importe chez nous du gibier, par exemple, tandis que c'est nous qui devrions, au contraire, en exporter. L'Allemagne nous envoie d'énormes quantités de ses gros lièvres, la Bohême, ses faisans ; la Styrie, ses chevreuils et ses coqs de bruyère ; la Hollande, des perdrix ; l'Espagne, de petits oiseaux, des alouettes, des grives, des perdrix rouges ; la Russie, des lièvres blancs, de l'ours et du renne ; l'Egypte et le Maroc, la caille, etc.

Le gibier est rare, mais le chasseur souvent inexpérimenté et maladroit. Que de connaissances ne s'acquerraient qu'à la longue sur les habitudes de chaque gibier, son habitat, sa manière de se comporter par la chaleur, la pluie, le vent !

Tout changement dans la température a son influence sur sa condition.

Les vents d'Ouest, de Sud-Ouest et du Sud, sont défavorables pour la chasse au chien courant, tandis que les

vents d'Est et du Nord, la favorisent.

Par les fortes chaleurs, le lièvre recherche l'ombre et les terrains frais, bien qu'il s'installe plus volontiers dans les terres chaudes et légères, et dans les bois avoisinants que dans les sols compacts et froids. Il se place de préférence dans ses buissons épais du pied des collines, dans les luzernes, les pommes de terre, s'accommode de tous les terrains et, grâce à ses facultés étonnantes de reproduction, le lièvre, qui va être le point de mire de tant de fusils, serait en tous lieux suffisamment abondant si on le protégeait mieux contre ses multiples ennemis, et si l'on pouvait imposer quelque réserve à sa destruction.

La perdrix, par temps très chaud, se tient dans les couverts, de 10 à 4 heures, et s'y laisse facilement aborder.

La caille, qui s'abrite dans les sarrasins, les friches, les éteules herbues, les petits buissons, et jusque dans les vignes, est paresseuse à partir par la chaleur et ne va pas se remiser loin.

Les fortes chaleurs comme la pluie, en desséchant trop la terre ou en la noyant, la rendent également impropre à conserver le fumet du gibier et, comme on dit en vénerie, empêchent également les chiens d'en assentir.

C'est, répétons-nous, à la pratique que le chasseur, que n'a pas découragé dès ses débuts la fâcheuse bredouille, se fera à cette éducation, toute d'observation. Cependant, il est quelques conseils du vieux chasseur au débutant, qui s'imposent à l'ouverture. Tout chasseur novice doit, en se mettant en quête, avoir toujours présentes à l'esprit ces trois résolutions : ne pas s'inquiéter d'avance du résultat ; tirer sans précipitation ; chercher toujours à devancer le gibier en visant, suivant la direction où il file, un peu au-dessus, ou un peu au-dessous, ou un peu en avant.

Marcel FRANCE.



Les Gaités de la Semaine

La perspective d'une bonne vendange désole presque les vigneronns qui, n'ayant pas encore écoulé les produits de l'an dernier, se demandent comment ils logeront ceux de la prochaine récolte. Aussi, depuis quelques semaines, ai-je, chaque matin, dans mon courrier, une dizaine de prospectus plus affriolants l'un que l'autre, qui me proposent, pour rien ou presque, « un pur-jus naturel » du Clos-Chose ou du Clos-Machin. Quelques-uns même offrent une prime — dix bouteilles de fine *supérieure* pour un achat de 25 fr. ! — et vous verrez que

bientôt on nous paiera pour acheter les barriques !

Pourtant, certains marchands ont des combinaisons bien ingénieuses. J'en parle avec mon expérience personnelle, ayant manqué d'être pincé, voici quelques années de cela.

Un beau matin, je reçus d'un viticulteur, une lettre me demandant un renseignement quelconque, et dont je n'avais aucune raison de me défier. A cette lettre, était joint un chèque d'un millier de francs, au nom d'une autre personne, chèque auquel manquait... seulement la signature ! Je donnai le renseignement et renvoyai le papier. Par retour du courrier, deux pages d'actions de grâce m'arrivèrent. Le marchand en question, pour me prouver sa reconnaissance, offrait de me céder, à un prix ridicule, une barrique de Saint-Emilion qui datait d'avant les croisades. Pour me donner absolument confiance, le monsieur joignait une carte mentionnant ses titres et qualités et me montrant qu'il était « quelqu'un » dans son département. Comment me serais-je méfié, après cela ?

Heureusement, je ne vis pas dans les bois et, le soir même, devant des amis, je contai « la bonne aubaine ».

— Je connais ça, me dit l'un d'eux. J'ai reçu, du même, le même chèque et les mêmes lettres et aussi le St-Emilion. C'est du Roussillon qui vaut bien 6 sous le litre et que j'ai payé trois fois cela. Une « bonne aubaine », en vérité !

Il y a d'autres trucs bien amusants aussi. Le vin de la veuve, par exemple. C'est une pauvre femme bien malheureuse qui vous écrit avec ses larmes ! Elle vient de perdre son mari et le besoin d'argent se fait sentir. Il va falloir vendre la récolte et les gens du pays, connaissant sa misère, vont en abuser pour acheter les vins à des prix dérisoires. Alors, ce sera la ruine. Or, elle a des enfants, de pauvres enfants ! Il faudrait que des gens charitables consentissent à prendre et à faire prendre par leurs amis une ou deux pièces chacun, ce serait le salut. Et la somme demandée est si minime et le vin est si bon et vous êtes si pitoyable... Il paraît que ça réussit, puisque le moyen sert encore.

Il y a le gendre qui écrit sur du papier encadré de noir et raconte que son beau-père vient de mourir et qu'il a des difficultés avec son beau-frère. On doit faire l'inventaire la semaine prochaine et il voudrait bien ne pas y comprendre deux barriques d'un certain cru qui sont sa propriété personnelle. Il espère que la personne à laquelle il écrit voudra bien les lui prendre.

Il y a encore le coup du créancier à qui des pièces de vin furent laissées en garantie par un débiteur insolvable et qui veut les céder « pour rien, monsieur, pour rien ! »

Puis le marchand qui vous écrit :

« J'ai envoyé en gare de votre ville des barriques de vin *supérieur* — toujours — qui m'avaient été commandées par un client subitement décédé ou tombé en déconfiture. Pour m'éviter des frais de retour, je vous propose de vous céder cette livraison à moitié prix « ce qui me vaudra le plaisir d'entrer en affaires avec vous ».

Enfin, le truc du décès qui constitue une véritable escroquerie, difficile à prouver malheureusement. Dès que meurt une personne aisée, de préférence célibataire ou veuve, des marchands, informés télégraphiquement par des correspondants, envoient immédiatement en grande vitesse, au nom du défunt et en gare, une ou deux barriques de vin. Le jour de l'enterrement, les parents voient arriver le compère qui s'excuse de venir les troubler à un pareil moment, mais croit de son devoir, pour éviter des frais inutiles, de les prévenir que Mme X... ou M. X... avait fait une commande à sa maison et que l'envoi est en gare.

Comment savoir si la personne qu'on va enterrer a demandé ou non du vin ? Neuf fois sur dix, on accepte et on paie. Ai-je besoin d'ajouter que, dans ce cas comme dans les précédents, le « pur-jus naturel » n'est qu'une épouvantable piquette, quand ça n'est pas une décoction de campêche.

Mais tout cela ne vaut encore pas, comme ingéniosité, la bonne histoire que j'ai entendu conter autrefois par Francisque Sarcey qui en avait été dupe.

Un jour, un courtier se présente rue de Douai. Après toutes sortes de précautions et de formules, il finit par offrir le vin le plus extraordinaire, le plus exquis : « Une saveur, un bouquet, cher Maître !... » Mais le cher Maître manque d'enthousiasme et le placier comprend vite qu'il n'y a rien à faire. Alors, en s'en allant, il choisit sur la table le coin le plus chargé de paperasses, un de ces coins qui sont un peu les antichambres de l'oubli et y déposa une brochure : « Permettez-moi, au moins, de vous laisser ce prospectus, vous verrez nos prix courants, vous réfléchirez et, sûrement dans l'avenir, vous vous souviendrez de notre maison ».

Ceci n'est que le premier acte, la préparation, et c'est à présent que l'histoire devient drôle.

Trois ou quatre matins après, autre courtier, mais boniment semblable... « Une saveur, un bouquet, le plus exquis... » Seulement, les prix étaient plus élevés. Sarcey n'était pas tous les jours d'une humeur angélique, puis il avait mieux à faire qu'écouter le placier vanter sa marchandise, il fut vite impatienté et pria l'autre d'arrêter une nomenclature qui n'aurait pas le moindre succès. « Je suis pressé et n'ai pas besoin de

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cet offre dont on appréciera le but humanitaire est la conséquence d'un vœu,

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

LESSIVE PHÉNIX

NE SE VEND QU'EN PAQUETS

de 1, 5, et 10 kilogr., 500 et 250 gr.
portant la signature J. PICOT

Tout produit en sac toile ou en vrac
c'est-à-dire non en paquets signés
J. PICOT, n'est pas de la

LESSIVE PHÉNIX

Manufactures de Produits Réfractaires

A. TERRASSIER

A. FOURNIER-TERRASSIER, Successeur

Ingenieur des Arts et Manufactures

Anciens Maisons Vve Rozier, Robin père et fils
A. Pascal, réunis

TAIN (Drôme)

Spécialité de Fours économiques
pour boulangers, pâtisseries, ménages
et administrations. — Briques
de fourneaux. — Intérieurs de che-
minées. — Briques chauffe-pieds.

KAOLINS

GRAVIERS FELDSPATHIQUES

Fournisseur du génie, des manu-
tentions civiles et militaires et des
grandes administrations.

vin ». Et, pensant qu'un tel argument serait sans réplique, il ajouta : « D'ailleurs, il n'y a pas trois jours, un de vos confrères m'a dit de ses vins tout ce que vous me dites des vôtres. Eux aussi étaient incomparables, seulement ils avaient une supériorité à mon avis, ils coûtaient moins cher ! »

C'était justement ce que notre homme attendait : « Moins cher, Monsieur, c'est impossible. Serait-il indiscret de vous demander le nom de la maison ? Je vous démontrerai sans peine que la comparaison ne se soutient pas ».

Sous les paperasses, le prospectus fut vite trouvé et, ironiquement, Sarcey le tendit au courtier. Celui-ci le prit, l'air tout aussi moqueur, y jeta les yeux, redevint grave et d'un ton à la fois déconfit et respectueux : — « Ah ! monsieur, dit-il, du moment qu'il s'agit de la maison X..., je n'insiste plus. Je pourrais peut-être vous donner aussi bon, mais pas au même prix, ce serait impossible. C'est la meilleure maison de Bordeaux ».

— « Diable ? pensa Sarcey, pour qu'un concurrent baisse aussi piteusement pavillon, il faut qu'il s'agisse de vins extraordinaires ».

Et il s'empressa de faire une commande à la maison X... Le vin fut atroce, et quand le critique, stupéfait, prit des renseignements sur la place, il apprit, trop tard hélas ! que les deux courtiers étaient des compères et qu'il n'était pas le premier à s'être fait rouler ainsi.

Ce fut sa seule consolation.

Georges ROCHER.

EN MÉNAGE

(SUITE)

A leur retour à Saint-Sauveur, en attendant d'avoir trouvé un logement, ils s'installèrent sous le toit de Mme Thirion. Séparés pendant la plus grande partie de la journée, c'était pour eux une fête de se retrouver le soir et de reprendre leurs causeries interrompues à chaque instant par des baisers ou des éclats de rire, tandis que la veuve, un peu agacée par tout ce joyeux manège d'amoureux, allait et venait dans la pièce, secouait les sièges, s'agitait dans une irritation grandissante.

Pauline se penchait sur son mari, un bras autour de son cou : — Sais-tu que je suis jalouse de tes dents ?

— Tu n'as pourtant pas à te plaindre avec ta double rangée de perles.

— Non, si belles que tu les trouves, mes dents ne peuvent pas soutenir la comparaison avec les tiennes. Quand tu m'a souris pour la première fois, j'ai

été éblouie de leur blancheur. Demande à maman si je ne lui ai pas fait part tout de suite de mon admiration.

Mme Thirion s'arrêtait.

— Depuis le temps que tu le lui répètes, ton mari doit savoir qu'il a de jolies dents ?

Pour conserver les bonnes grâces de sa belle-mère, Martial s'efforçait de rompre les chiens.

— Belle-maman a raison, parlons, si tu veux, d'autre chose.

A part le léger ennui qui résultait pour lui d'entendre à chaque instant célébrer le merveilleux éclat de sa dentition, il s'estimait le plus heureux des mortels. Hélas ! la félicité parfaite n'est pas de ce monde.

Un dimanche, tandis qu'il s'épanouissait en gais propos, dans le bien-être qui suit les bons repas, Mme Thirion, qui venait de servir le café, reprit sa place vis-à-vis de lui.

— Mes enfants, dit-elle après un moment de silence, il s'agit maintenant de songer aux choses sérieuses. Vous ne pouvez pas pourtant passer toute votre vie à vous becqueter sous mes yeux, comme des tourteraux. Dieu me garde de vous le reprocher, bien que feu Thirion ne m'ait pas prodigué les marques de sa tendresse. Mais il y a temps pour tout...

Pauline, qui avait baissé pudiquement les yeux, fit tourner d'un geste machinal son couteau.

— Quand tu voudras bien laisser tranquille ton couteau, je continuerai.

Martial regardait sa belle-mère avec inquiétude, avec l'intuition vague qu'une tempête allait éclater dans le calme de cet après-midi dominical. Il fit appel à tout son courage.

— Enfin, belle-maman, que voulez-vous dire ?

— Simplement ceci, mon gendre, que ni ma fille, ni moi, nous n'avons vu la couleur de votre argent. Je laisse de côté bien entendu les frais que vous avez faits pour votre nocé et votre voyage à Lyon... Vous allez louer un appartement, c'est très bien... Mais vous n'avez pas l'air de vous douter que cet appartement il faudra le garnir, car vous ne pensez pas, je suppose, qu'après vous avoir donné Pauline, je vais encore vous faire cadeau de mon mobilier. Quant à celui qui ornaient — je dis orner pour ne pas vous offenser — votre chambre de garçon, vous conviendrez qu'il est notablement insuffisant. Le moment est donc venu d'aller à la caisse d'épargne retirer le reliquat de vos économies.

— J'ai tout retiré avant de me marier, murmura l'employé en baissant la tête.

— Alors vous n'aviez que quatre ou cinq cents francs pour tout potage quand vous avez eu l'audace de demander la main de ma fille !

(A suivre).

Eugène DREVETON.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ
13, quai Voltaire, Paris.

Sommaire du numéro 2526 du 26 août 1905
La Conférence Portsmouth. — *Nos Musées de France : le Musée de Boulogne-sur-Mer.* — *Paris : La transformation du Palais-Royal.* — *Les Postiers.* — *La Pêche à cheval.* — *Dieppe : Les Troglodytes du Pollet.* — *Portraits (Nécrologie) : William Bouguereau.* — *Gabriel Soulaucroix.* — *Sports : Les courses de Deauville.* — *Roman illustré : Les Inirus,* par M. Charles Esquier (Illustrations de Laurent Desrousseaux). — *Sports.* — *Echecs,* par M. D. Janowski. — *Rébus.* — *Concours.*
 Le numéro : 50 centimes.

LA MODE ILLUSTRÉE

(Journal de la Famille)

Paris, 56, rue Jacob

Publié sous la direction
de Mme Emmeline Raymond

Les 52 numéros que la *Mode Illustrée* publie chaque année contiennent 52 gravures coloriées sur la 1^{re} page, plus de 2,000 dessins de toutes sortes : dessins de mode, de tapisserie, de crochet, de broderie, et 24 feuilles de patron en grandeur naturelle de tous les objets constituant la toilette, depuis le linge jusqu'aux robes, manteaux, vêtements d'enfants ; des chroniques, des recettes, etc. Les romans illustrés peuvent être reliés à part.

ABONNEMENTS. — Avec gravures coloriées, un an, 14 fr. ; 6 mois 7 fr. ; 3 mois, 3 fr. 50. — Avec planches coloriées : un an, 25 fr., 6 mois, 13 fr. 50 ; 3 mois, 7 fr.

LA VIE HEUREUSE

Sommaire du numéro d'août :

A Trouville : Scènes de plage. — Les Fêtes anglo-françaises de Brest. — Le Yacht-Club. — Les Traits durables d'une race : la fille de Louis XV et son petit-cousin. — La Meilleure des remplaçantes. — En Bretagne. — Les Femmes disposeront-elles de leur salaire ? — Le Vingt-cinquième anniversaire du cirque Molier. — Au foyer de l'Olympisme. — Réminiscence, nouvelle par Mme Daudet. — A l'Exposition de l'Enfance. — Mme Séverine et le prix Vie Heureuse. — Au Cercle du Polo. — Quelques concurrents au Conservatoire. — Dessin de Mahut.

Abonnements : Paris et Départements, 7 fr. ; Etranger, 9 fr. — Le N° 50 centimes.

Hachette et Cie, 79, boulevard St-Germain, Paris.

FRATERNITÉ-REVUE

Revue hebdomadaire. — Direction et Rédaction, E. de Ronchamp, 21, rue d'Aligre, Chartres.

Sommaire du n° 49 du 27 août 1905.

En vacances. — III. La Pêche et l'Industrie de la Sardine, E. de Ronchamp. — L'Art et la Démocratie, E. Ganché. — Les Fils des Milliardaires américains ; ce qu'ils font (orthographe simplifiée), Extrait de Fraternité de Noisy-le-Sec. — La Question des Domestiques (Lettre de P. Passy), G. Steinhil. — Le Secret du Bonheur (fin), Ch. Pruvot. — La Mort du Juif-Errant, Ch. Grandmougin. — En terre Malgache. — Mohao, S. Déglantine. — Revue des Revues et Journaux. — Petite Correspondance.

Spectacles et Concerts

CASINO - KURSAAL

Tous les soirs, à 8 h. 1/2, concerts et attractions variés.

Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.

CONCERT DE L'HORLOGE

(Cours Lafayette).

Tous les soirs à 8 heures, concert-spectacle.

CASINO DE L'ÉTABLISSEMENT THERMAL
DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Ouvert depuis le dimanche 7 mai.

Tous les jours : Concerts par l'orchestre du Casino.

GUIGNOL DU GYMNASE

(30, Quai St-Antoine)

Tous les soirs, *Roméo et Juliette*, parodie en 8 tableaux.

Dimanches et jeudis, matinées de famille, à 2 heures.

BULLETIN FINANCIER

Après un début plutôt hésitant la clôture s'opère en légère reprise sur le bruit que Russes et Japonais seraient enfin d'accord sur le rachat de Sakhaline.

Notre 3 o/o passe à 99 80.

Nos établissements de crédit sont très fermes, la Banque de Paris à 1.435, le Lyonnais à 1.137, le Comptoir d'Escompte à 642, la Société Générale à 642.

Le Suez gagne 15 fr. à 4.445, le Rio à 1.690.

Les rentes étrangères progressent à peu près toutes ; l'Extérieure passe à 91.60, l'Italien à 105.25, le 3 o/o russe 1891 fait 75, le 1896 est à 73.50, le 4 o/o C. 1901 vaut 89, le Turc 91.65. La Banque Ottomane 594.

L'action raffinerie Say finit à 540. A propos de la crise qui atteint cette valeur, nous tenons d'une source autorisée que ce grand établissement n'est nullement engagé dans les spéculations qui ont amené la ruine de M. Crosnier et qui étaient faites sous le couvert de la liquidation de la succession Henry Say. La Raffinerie se trouve créancière de cette liquidation pour une somme considérable dont le recouvrement est malheureusement douteux. Elle devra chercher une combinaison financière pour rendre à sa trésorerie l'élasticité nécessaire à une grande entreprise de ce genre. Mais elle est dès à présent en état de faire face à toutes ses échéances et le travail ne sera pas arrêté.

Le propriétaire-gerant V. FOURNIER

P. LEGENDRE & C^o. r. Bellecordière Lyon

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT
MENIER

Exiger le véritable nom

OBLIGATIONS

PANAMA à LOTS

titres absolument garantis et
tous remboursables par des
lots ou par 400 francs.

6 tirages par an (1 tous les 2 mois)

Prix : 124 francs

PROCHAIN TIRAGE :

15 Octobre 1905

1 lot 1 lot

500.000 FR. 100.000 FR.

LOTS DU CONGO

taux de remboursement 180 fr.
par an augmentant de 5 fr.
par an jusqu'en 1987.

SIX TIRAGES PAR AN

Prix : 88 francs

PROCHAIN TIRAGE

20 Octobre 1905

GROS LOT : 150.000 fr.

24 lots formant un total de
158.000 fr

Adresser demandes et fonds à

L'AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, Lyon

Expédition franco des titres
à réception des fonds et par
retour du courrier.

MALADIES NERVEUSES

Guérison certaine par l'antiépileptique
de Liège de toutes les maladies nerveuses
et particulièrement de l'épilepsie réputée
jusqu'aujourd'hui incurable.La brochure contenant le traitement et
de nombreux certificats de guérison est
envoyée franco à toute personne qui en
fera la demande par lettre affranchie.

S'adresser à M. FANYAU, pharmacien, à Lille (Nord)

LOTÉRIE

pour les ENFANTS
TUBERCULEUX
osseux ou ganglionnaires
de St-POL-sur-MER

TIRAGE GROS LOT : 250.000 fr.

15 Février 1906 et 534 lots de 50 000 à 100 fr. Prix du billet : 1 franc

Ecrire à M. COSTE-PIZOT,
Dir. gén. de l'« Express », ag.
gén. de la Loterie, Lille. Joindre
envel. affr. de 0,15 par 5 billets

On trouve des Billets à l'AGENCE FOURNIER, à Lyon et dans ses Succursales

BELLE JARDINIÈRE

PARIS -- 2, rue du Pont-Neuf -- PARIS

La plus grande Maison de Vêtements du Monde entier

COSTUMES ET CONFECTIONS

POUR
DAMES & FILLETES

Costume Tailleur, sur mesure, entièrement doublés soie, depuis 150 francs.

SUCCURSALE DE LYON

62, rue de la République, 62

Anc. M^{re} VIENNET, Fondée en 1837

PIANOS

9, Place Jacobine, 9

LYON

Ch. MORETTON & C^o

Envoi franco Catalogue illustré

Gaufrage

PLISSAGE

J. TARUT

6, Rue Mulet, 6

LYON

LOTÉRIE

DE

L'ALLAITEMENT MATERNEL

Autorisée par la Chambre des Députés et par Arrêté du Ministre de l'Intérieur
en date du 4 Mai 1905

1^{ER}
GROS LOT **200.000** FR.

2^e
GROS LOT **100.000** FR.

25.000 FR. **10.000** FR.

10 lots de 1000 fr. : 10.000 fr. -- 10 lots de 500 fr. : 5.000 fr.

500 lots de 100 fr. : 50.000 fr.

524 lots
POUR **400.000** FR.

Tirage irrévocable 15 mars 1906

Le Billet UN franc.

LOTÉRIE

AU PROFIT DE LA
SOCIÉTÉ PROTECTRICE DE L'ENFANCE
DE LYON

DERNIERS BILLETS

Trois Gros Lots

10.000 fr. et **1.000** fr.

Plus 30 Lots de 100 fr.

TIRAGE IRREVOCABLE :

14 Décembre 1905

Le Billet : UN franc

En vente à l'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort,
Lyon, dans ses Succurs et tous bur. tabac. — Par
corresp., joindre à la demande un mandat-poste
du mont. des bill. et envel. affr. à 0.15 p^r 5 bill

LOTÉRIE

de la Société Maternelle

LA POUPONNIÈRE

Autorisée par Arrêtés Ministériels des 1^{er} et 2 Mai 1905

CINQ GROS LOTS

Un Gros Lot de

150.000 Fr.

1 Lot de 20.000 fr. -- 1 Lot de 10.000 fr.

2 Lots de 5.000 fr. -- 20 Lots de 1.000 fr.

30 Lots de 500 fr. -- 300 Lots de 100 fr.

355 Lots en espèces pour 255.000 francs

TIRAGE : 20 Décembre 1905

Les billets sont en vente dans toute la France chez
les Buralistes, Libraires, Papetiers, etc., etc.

Prix du Billet : UN FRANC

Agence FOURNIER | Paul REYNAUD
14, rue Confort, Lyon | 5, r. Etienne-Marcel, Paris

PHOTO-LUX

17, Rue Childebert, LYON

L. RIVIER

APPAREILS, FOURNITURES PHOTOGRAPHIQUES

Reproductions et Travaux en tous genres

LABORATOIRE A LA DISPOSITION DES CLIENTS